

Nord

Je fixe mes yeux vitreux sur le corps endormi de la femme dans mon lit
Elle se remémore toutes les étapes
Je touche la terre en permanence
C'est un constat parmi tant d'autres
Le temps s'écoule comme un salaud
Mais je ne vaux guère mieux
C'est dimanche et je n'y suis pour rien
Je laisse les heures passer bêtement

Alors on alimente les conversations comme on le peut
On demande au voisin des nouvelles de sa famille, de son chien
Des couples traînent leur ennui sous quelques arbres tristes
A la racine de tout ce mal
Une immense quantité de lâcheté
Dissimulée sous des montagnes de mauvaise foi

Et puis je mets un point d'honneur à me tenir debout
Et mon poing dans la gueule
De ce qui me rend fou
Je ne laisse pas prise au vent
Je ne laisse rien transparaître
Quelque chose a bougé à l'arrière du décors
Il faudra bien nous y faire
Apprendre à respirer
Dans nos poumons d'acier

Je fixe mes yeux vitreux vers les lointains espaces
Je me remémore les étapes
Je touche la terre en permanence
C'est un constat parmi tant d'autres
Le temps s'écoule comme un salaud
Mais je ne vaux guère mieux
Je veux des tempêtes à jamais
Des aurores boréales à foison

Une paire de décennies accrochées à mes basques
Des siècles de terreurs, et des heures de répit
Quelques amours intermittentes, rage et maux à chaque étage
Je cherche les "Nord", les grands espaces, les terres gelées, la nuit polaire
Fasse que le givre scelle mes paupières.
Je veux des tempêtes à jamais,
Des aurores boréales à foison

Ceux qui se regardent danser

Tu te regardes parler persuadé de dire des choses essentielles sans même t'apercevoir que je regarde ailleurs

Tu me parles de cette rage qui t'a longtemps habité
Mais que patiemment ton entourage a embaumé
A qui la faute ? Pourquoi toujours dire "C'est les autres ?"
Ce que tu glorifies appartient au passé
Tu me fais penser à ces hommes qui s'injecte du plastique
Sous l'épiderme et qui le dorent aux lumières stroboscopiques
Sur des musiques vides comme le rock
Drôle de tactique pour une drôle d'époque

A chacun son armure, la tienne est idéale
A présent je mesure que la chair est capitale

*Tu me parles de tous ces projets formidables qui finissent inlassablement par avorter à cause des gens qui ne comprennent jamais rien, tu dis. Je ne sais pourquoi tu me fais penser à tous à ceux qui se regardent danser le samedi soir avec la sensation de remplir le vide alors qu'ils sont juste confortablement installés sur les BPM de quelques tubes en tocs Sous des lumières infectes
Et tu te regardes parler persuadé de dire des choses essentielles sans même t'apercevoir que je regarde ailleurs ; le papier gras poussé par le vent glissant sur le trottoir en face, l'enfant qui pleure dans sa poussette et ce vieillard marchant péniblement devant la jeune fille sur l'affiche publicitaire qui me sourit dans ses sous vêtements rouges.
Alors Finalement, finalement, il vaudrait mieux que je ne dise plus rien. Désormais, je me tairai, je me contenterai juste de fixer les choses en silence, de regarder ailleurs jusqu'à ce qu'il se mette à pleuvoir. Ou bien jusqu'à ce que la fille sur l'affiche publicitaire dans ses sous vêtements rouges cesse enfin de me sourire.*

Tu me parles aussi de la nécessité de nous trouver en phase avec notre temps de ne surtout pas vivre comme nos parents, mes parents, tu ne les a jamais vus. Je crois même ne t'en avoir jamais parlé.

Tu me parles de cette rage qui t'a longtemps habité
Mais que le monde est doux quand on y a renoncé...

Egon Schiele

Dans la moiteur des galeries clandestines
Perdu dans les mélancolies
D'un portrait d'Egon Schiele
Tu me parles de loin
Je te regarde de haut
Je découpe mes crises en thèmes
Et rampe à reculons

Je me tords en cercles concentriques
Je ne choisis pas mon camp

Un coup de langue entre tes lèvres
Un autre sur mes deux mains qui chantent
Les yeux couverts de tissus conjonctif
Je m'interroge de façon musclée

Je me tords en cercles concentriques
Je ne choisis pas mon camp

Aussi obtus qu'un angle droit
Je scrute en silence les contours de ton corps
Je rêve de virées, de dérive ou d'amour,
De corps enchevêtrés, de dentelle et de cris
Je rêve de tôles froissées, d'adrénaline et de sang
De montagnes de viandes froides et d'idées saugrenues
Je rêve de notre avenir, de sexe et de néant
De Vodka frelatée sur lit de carbo-glace

Je me tords en cercles concentriques
Je ne choisis pas mon camp

Je dirige mes pensées vers la base des flammes

Je dirige mes pensées vers la base des flammes
Dans l'espoir de me griller la tête
Encore une expérience ratée
En spécialise de l'erreur,
J'évite de trop parler
J'enfile tous les mensonges
comme des gilets pare-balles

Je me frappe la tête contre les murs
Et quelques portes accessoirement
A l'heure où les corps se balancent
Sur des beats technoïsants
J'avale ma langue pour ne rien dire
J'avais conclu un pacte de non-agression avec la vie
J'ai finalement rompu ce pacte
J'en ai marre d'être con 365 jours par an
Et marre d'être remercié pour l'avoir bien été
Je veux être mon propre juge et mon bourreau
Et pouvoir me traîner à tes pieds
Explorer tes recoins en apnée
En oublier qui je suis

J'ai frotté ma solitude à celles des autres
J'ai tenu mon rôle jusqu'à la fin
J'en ai laissé mes tripes au plus profond des baignoires blanches
De tous ces appartements où je posais mes mots acides
Comme autant de mines à fragmentation
Et je ne veux plus respirer que toi

Nos yeux se croisent
Nos doigts se frôlent
Ta voix transperce les BPM

Et j'observe une dernière fois par dessus mon épaule
Les restes de mon empire mort-né
L'équilibre était bien trop instable
Je sacrifie sur l'autel de ton ventre humide
Mon cerveau, mes oreilles et ma queue
Je respire enfin ta peau

Un vent glacé et quelques arbres

A faire en sorte que la vie passe
On en oublie certaines manières
Comme d'éviter les mots amers
Ou se murer dans les impasses
Je regarde ces plaines lointaines
Je me sentirais presque calme
Un vent glacé et quelques arbres
Pourraient bien m'apaiser un peu

A trop vouloir faire les poches de nos vieux rêves rassis
On finit cloué sur une croix
A trop avaler la poussière
On en oublie presque son goût
Et je regarde ces plaines lointaines
Je me sentirais presque calme
Un vent glacé et quelques arbres
Pourraient me calmer enfin

Et des images d'enfants au ventre gonflés par la faim
Se voilent au rythme des saisons
Des hivers infinis des soleils sans chaleur
Et dans tes yeux glacés défilent toutes ces années
Et quelques vies brûlées à enfouir sous les glaces

J'envisage ces plaines glacées
A travers un vieux transistor
Ma tête enfin se pose sur ton épaule
Et je me sens presque calme
Un vent glacé et quelques arbres
Pourraient bien suffire à m'apaiser enfin

J'écoute les lointains échos de ces plaines glacées
Dans ma tête et dans ce vieux miroir
Je compte mes tripes et mes neurones
Je vérifie que je respire
Un vent violent et quelques arbres
Pourraient bien suffire à m'apaiser enfin

Eloge de la compression

Dans ce bocal où le con prime
J'ai bien compris que rien ne presse
Que rien ne sert d'appliquer des compresses
Sur des plaies qui jamais ne se ferment
Mieux vaut alors les saupoudrer de chaux vives
Et éviter ainsi la pourriture
365 révolutions par an pour revenir au point de départ
A chaque fois un peu plus près de la fin

Et je compresse
Sans artifices et sans relâche
Et je compresse
Sans un remord, sans un sourire

En pleine possession de mes moyens ou par inadvertance
Sans que mes mains ne tremblent, sous les étoiles, dans les égouts
Je compresse les mots, les sons, toutes les icônes, les odeurs de mon
enfance
Les visages familiers, les fantômes de l'Histoire,
Ce que je ne comprends pas, ce que je connais trop bien et même ce que je
mange
Tout ce que j'ai réussi par accident me laisse sans voix sur le béton

Dans un accord de La mineur
Je sape les dernières galeries d'art
Je souffle le chaud, le froid, jamais le tiède
Des litres d'acide en vrac
Des tonnes de charbon pur
Si je le compresse
Vais-je obtenir quelque diamant ?

Ma poésie n'a plus de rime
C'est que tout ça ne rime à rien
Alors je me noie dans les pressions, les dépressions
Et les tireuses du samedi soir
Je tire à vue, sur tout ce qui bouge
A boulet rouge, jamais à blanc, viser le noir
Je souffle le chaud, le froid, jamais le tiède et je compresse

l'enchevêtrement des lignes

J'ai vu le jour comme je vois le genre humain, violemment, assez proche de la main dans la gueule. Une lame sous la gorge. Leur dire "Allez ! on s'accorde". La cible est si proche de son chasseur si bien qu'on s'accroche, j'marque une pose, le crochet après la virgule. A vous de voir, on se tire ou on rigole. On ne vit qu'une fois. On vise le pack ou le pactole. Qu'importe le parcours "à mort le porte-parole !"

Misanthropie avancée, le torse en bombe explose. Bondé est le cinoche. J'explore, le décor est si moche mais la bande tourne et c'est crade comme un gang bang. Tour à tour, les mots sautent, après tout, l'émotion c'est pour les autres, les fausses larmes c'est pour les acteurs, l'orgasme pour les actrices, les victimes pour les tueurs, la fange pour les porcs.

Et je trace une droite infinie et belle
A travers l'enchevêtrement des lignes
Je me caresse le nerf optique à rebrousse-poil
Je remets de l'ordre dans mon cerveau
En suivant bien les pointillés
Simplement m'asseoir sur le côté
Pour racler les reliefs de toutes mes peurs
J' 'ai bien compris que l'unique raison
De faire usage de la vie
C'est de chercher un coin pour se poser
Les couleurs s'estompent, les lignes se fondent entre elles
Dans les lointains et l'enchevêtrement des lignes
Les paysages mes semblent bien plus paisibles

Paraît que la terre a le parkinson. Triple erreur sur nos pièces et chaque soir, le 20 heures m'ôte le sourire. La parole pour seule arme. J'taf mon rôle dans ce bordel. Ça sent le ras-le-bol du gosse ordinaire. J'ai l'air de dire qu'ici l'air est crade. J'ai foiré le crash-texte mais rien n'est grave. On s'y fait tous dans ce casse-tête. Qu'à cela ne tienne...

Et tout ne tient plus qu'à travers l'enchevêtrement des lignes

J'ai fini dernier dans un concours de circonstances
J'ai mis un point d'honneur
A ne pas faire la course en tête
J'évite alors de prendre mon pied
Dans l'enchevêtrement des lignes

Autre chose

J'avance, j'avance encore un peu, je n'ai pas beaucoup d'autre choix à bien y regarder

Je plisse le front, j'écris, je fonce tout droit devant, direction dans le mur

Tout droit dans le décor ou bien vers le néant

C'est selon, c'est juste une question d'arrière-goût.

C'est juste une histoire de dégoût

Qu'est-ce qu'il te disent mes gestes ?

Mes gestes, un concentré de rage en vrac,

Mes gestes, de la colère à l'état pur

Dehors il pleut des cordes et des pendus. Je cache mon jeu sous des tonnes de questions sans issue.

Car si je le vois passer, il me faudra l'abattre

Je lutte à mains nues contre l'angoisse qui gagne.

Il existe sûrement autre chose

Alors je prends l'avis des autres, mais jamais ne le rends.

J'emprunte aussi toute les sorties

La dernière pour Brooklin ou celle avant l'aurore

Porte dérobée avec vue sur grand méchoui planétaire

Tête baissée, j'avance, j'avance. Direction droit, tout droit dans le décor

C'est la seule destination qui vaille tu dis

C'est juste un aller-simple, une rivière sans retour.

Les Marylin au bord du gouffre

Et sous la terre résonnent les échos du Velvet

Textes écrits par VinZ, musiques composées par TORSO. Sauf
"L'enchevêtrement des lignes" texte VinZ & Misanthrop/musique
TORSO ; "Autre Chose" Texte VinZ/musique ZNo ; "Ceux qui se
regardent danser" texte Aymeric Jeay & VinZ/musique TORSO